

SÉBASTIEN LAPAQUE

LE RAPPEL DES OISEAUX

roman

ACTES SUD

DOMAINE FRANÇAIS

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Des vallons de granit bretons de son enfance dans les années 1970 aux collines ensoleillées d'Assise au début des années 2000, Noé suit un destin singulier. Élevé dans l'amour de sa grand-mère et la complicité de ses cousins, ce fils de cadres de l'agroalimentaire que tout pousse à emboîter le pas à ses parents échappe à une vie simplifiée en se vouant à l'étude des phénomènes lumineux. Mais il demeure hanté par l'éclipse d'Azou, son grand amour. À travers cette blessure, un retournement intime s'opère : conduit par le chant des oiseaux, Noé s'engage dans le sillage de François d'Assise. Le Petit Pauvre d'Ombrie devient alors le compagnon nocturne d'une réconciliation secrète entre la science des arcs-en-ciel et la joie parfaite.

Avec *Le Rappel des oiseaux*, Sébastien Lapaque brise la logique glacée de l'utile pour offrir une méditation sur l'espérance, l'amitié et la transfiguration d'une vie, signant une œuvre heureuse où la poésie du vivant nous arme face aux fractures de la modernité.

LE RAPPEL DES OISEAUX

SÉBASTIEN LAPAQUE

Sébastien Lapaque est écrivain et critique littéraire. Depuis Les Barricades mystérieuses *(1998), tous ses romans ont été publiés par les éditions Actes Sud. En 2024, il a reçu le prix Renaudot de l'essai pour* Échec et mat au paradis.

DU MÊME AUTEUR

LES BARRICADES MYSTÉRIEUSES, Actes Sud, 1998 ; Babel noir n° 59.
GEORGES BERNANOS ENCORE UNE FOIS, L'Âge d'Homme / Les provinciales, 1998 ; Babel n° 534.
LES IDÉES HEUREUSES (prix François Mauriac de l'Académie française), Actes Sud, 1999.
TRIOMPHE DE DIONYSOS. ANTHOLOGIE DE L'IVRESSE, avec Jérôme Leroy, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 392.
MYTHOLOGIE FRANÇAISE (prix Goncourt de la nouvelle), Actes Sud, 2002.
CHEZ MARCEL LAPIERRE, Stock, 2004 ; La Table Ronde, coll. "La Petite Vermillon" n° 340.
COURT VOYAGE ÉQUINOXIAL : CARNETS BRÉSILIENS, Sabine Wespieser éditeur, 2005 ; La Table Ronde, coll. "La Petite Vermillon" n° 295.
DES TRIPES ET DES LETTRES, avec Yves Camdeborde, L'Épure, 2007 ; nouvelle édition, 2010.
ROOM SERVICE, avec Yves Camdeborde, Actes Sud, 2007.
IL FAUT QU'IL PARTE, Stock, 2008 ; Babel n° 1097.
SERMON DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE AUX OISEAUX ET AUX FUSÉES, Stock, 2008.
LE PETIT LAPAQUE DES VINS DE COPAINS, Actes Sud, 2006 ; nouvelle édition, 2009.
LES IDENTITÉS REMARQUABLES, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1723.
AU HASARD ET SOUVENT, Actes Sud, 2010.
LA CONVERGENCE DES ALIZÉS, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1195.
AUTREMENT ET ENCORE. CONTRE-JOURNAL, Actes Sud, 2013.
THÉORIE DE LA CARTE POSTALE, Actes Sud, 2014.
THÉORIE DE RIO DE JANEIRO, Actes Sud, 2014.
THÉORIE D'ALGER, Actes Sud, 2016 ; Barzakh, Alger, 2016.
GEORGES BERNANOS ENCORE UNE FOIS et autres textes précédés de *LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS OU LE SERMON AUX IMBÉCILES*, Les provinciales, 2018.
SERMON DE SAINT THOMAS D'AQUIN AUX ENFANTS ET AUX ROBOTS, Stock, 2018.
ESSE PARAÍSO DA TRISTEZA : STEFAN ZWEIG E GEORGES BERNANOS, BRASIL, 1942, É Realizações Editora, São Paulo, 2018.
THÉORIE DE LA BULLE CARRÉE, Actes Sud, 2019.
CE MONDE EST TELLEMENT BEAU (prix Jean Freustié), Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1858.
ON AURA TOUT BU, Actes Sud, 2022.
VIVRE ET MOURIR AVEC GEORGES BERNANOS (prix Émile Faguet de l'Académie française), L'Escargot, 2022.
ÉCHEC ET MAT AU PARADIS (prix Renaudot de l'essai), Actes Sud, 2024.
LES LARMES DE FRANÇOIS D'ASSISE, avec des photographies d'Yves Duronsoy, Salvator, 2026.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

© ACTES SUD, 2026
Couverture : Augustin Frison-Roche, Le Messager ailé (détail)
© ADAGP, Paris, 2026
ISBN 978-2-330-22779-1

SÉBASTIEN LAPAQUE

Le Rappel des oiseaux

roman

ACTES SUD

pour Alexandre Gauthier

Il n'y a que les oiseaux, les enfants et les saints qui soient intéressants.

Oscar Vladislas de Lubicz-Milosz

1977

LES PREMIÈRES PLUIES

À L'ENTRÉE DU VILLAGE

Autrefois, à l'époque où des chevaux de trait accomplissaient encore quelques travaux du côté du Moulin Haut, où les habitants des maisons de la vallée buvaient de l'eau prise au ruisseau ou tirée du puits avec une pompe à main tandis que les crapauds et les grenouilles coassaient dans les sous-bois de houx de la chesnaie, au temps des bougies en cire d'abeille qu'on sortait les soirs d'orage, avant que des lignes à très haute tension ne fussent installées pour acheminer l'électricité dans les cantons les plus reculés, avant qu'on eût rangé les lampes à pétrole au fond des armoires, les grands-parents de Noé possédaient, à la porte d'entrée de la Bretagne, dans le pays de Fougères, une grosse maison de granit gris où le garçon aimait les retrouver pour les vacances.

Cette ancienne ferme d'un étage aux ouvertures étroites en briques cintrées, bâtie sur un plan symétrique, avec un toit d'ardoise bleu et d'élégants chaînages d'angle, se tenait à l'entrée du village, sombre et dense, gardienne muette des matins et des soirs. Le logis principal était flanqué d'une ancienne grange-étable où une large baie vitrée, substituée à la porte charretière, marquait la transformation du bâtiment en lieu d'habitation. À l'arrière, au frais,

un bâtiment plus petit avait dû faire office de laiterie ou de bergerie. Dans ses dessins, Noé prenait soin de tracer les bâtiments avec attention, en respectant les couleurs, les proportions, la disposition des fenêtres et de leur chambranle, deux au rez-de-chaussée, une troisième à l'étage, formant une travée avec la porte d'entrée.

Sur la façade, il n'oubliait pas de reproduire la niche vitrée à l'intérieure de laquelle Mame et Popa avaient installé une statue en bois polychrome qui figurait saint François d'Assise, le doigt levé, parler à un oiseau. Un ami la leur avait rapportée d'Italie, peu après leur installation dans cette ancienne ferme, édifiée en 1866. C'est ce qu'indiquait la date gravée au-dessus du linteau de la grange, à demi cachée sous le feuillage dense du chèvrefeuille aux tiges volubiles et aux fleurs parfumées.

— Mille huit cent soixante-six, c'était longtemps avant la guerre ? demanda Noé.

Il avait sept ans, il était fier de savoir prononcer distinctement les nombres cardinaux.

— Avant l'autre guerre, tu veux dire ? lui répondit Mame. Et même deux guerres avant la dernière. Depuis la construction de cette maison, il y a eu trois fois la guerre.

— Trois fois la guerre !

— Les hommes n'ont que ça à faire, sais-tu.

— Et les femmes ?

— Elles ont leurs larmes pour pleurer. Je te montrerai les noms des demi-frères de ton grand-père sur la stèle de marbre accrochée au fond de l'église du village.

— Popa les a connus ?

— Il n'était pas né. Leur mère est morte peu de temps après eux, emportée par le chagrin. Pompon s'est remarié avec une femme plus jeune, déjà veuve

à vingt-cinq ans. C'est ton arrière-grand-mère. Popa est né deux ans avant la fin de la guerre.

— Monmon, c'était la deuxième femme de Pompon ?

— Oui. Je ne sais pas d'où venaient ces surnoms. Pompon n'a jamais été marin.

Encore enfant, Noé affectionnait sa grand-mère. Il pouvait lui poser n'importe quelle question sur la vie, elle lui répondait toujours, de façon parfois rude, mais toujours vraie. Mame possédait une langue française inégalable. Souvent, elle s'amusait à ressusciter des tournures anciennes, de savoureux archaïsmes, des mots locaux qu'elle prononçait en nasalisant voluptueusement les diphtongues. Noé adorait l'entendre dire : "Le chein a bein dormi c'te ni" ou "J'aveir tantôt fain de manger une galette".

Cette femme vive et tranchante, à l'imposante corpulence, toujours vêtue d'un tablier de cuisine en coton sans manches à petites fleurs bleues, s'était attachée de manière singulière à son petit-fils. Après le petit-déjeuner, tandis qu'elle épluchait des légumes sur la toile cirée, Noé aimait rester assis en face d'elle, dans la grande pièce du rez-de-chaussée emplie d'une odeur acidulée de chou au cidre.

Mame évoquait le passé et Noé l'écoutait en ouvrant des noix avec un couteau glissé de l'autre côté de la partie en pointe. "Sois prudent, Noé, tu vas te faire du mal", l'avertissait sa grand-mère. Précautionneux, l'enfant ne se blessait jamais.

Ce vendredi 29 avril 1977, après le déjeuner, Mame racontait à Noé ses années de travail dans une usine de conserves alimentaires, en insistant davantage sur ses joies que sur ses peines, même quand les journées étaient interminables et le salaire faible.

— Il n'y avait pas encore de bus, on venait à bicyclette.

Mame voulut étonner son petit-fils en lui apprenant que les ouvrières travaillaient en chantant.

— Tu ne peux pas imaginer le nombre de chansons que nous savions. C'était peu de temps après la guerre. Il y avait de la gaieté en ce temps-là. Je crois bien que je n'ai oublié aucune d'elles.

Mais Noé écoutait à peine Mame. Il rêvait à Paul, Jean et Léon, ses cousins de Paris. Le lendemain matin, ils prendraient la route avec leurs parents pour venir fêter le dimanche 1er mai, un jour marqué de longue date sur le calendrier familial. Âgés de treize, onze et neuf ans, les cousins étaient ses aînés, ses modèles. Leur vie était si différente de la sienne, secrète, réservée, peu agitée dans une famille dont il était l'enfant unique. Les cousins étaient des farceurs, des bagarreurs. Noé les imaginait déjà se pinçant les cuisses à l'arrière de la voiture familiale en poussant des cris aigus. À moins qu'ils ne choisissent de faire la route en chansons. "Pique la baleine, joli baleinier, pique la baleine, je veux naviguer…" Paul, Jean et Léon étaient scouts marins, Noé les avait vus dans leur foulard bleu au liseré blanc. "Aux mille mers j'ai navigué, des mers du Nord aux mers du Sud…" Ils savaient chanter en canon, maîtrisaient l'art des nœuds, celui d'allumer un feu sous la pluie, de manœuvrer un canot, de gréer un voilier.

Paul, Jean et Léon avaient une petite sœur, Marie, du même âge que Noé, qui ne serait pas en Bretagne dimanche. Marie faisait une retraite avec les élèves de son école pour préparer sa première communion. Pendant trois jours les fillettes allaient chanter des cantiques dans les ruines d'une abbaye, apprendre à dire des bêtises et à jouer à chat perché. Mame

et Popa ne verraient pas leur unique petite-fille en Bretagne ce printemps, mais ils seraient heureux de la retrouver en juillet, son mois de naissance.

En attendant ses cousins, Noé était ravi de passer une longue journée seul avec ses grands-parents. Ce matin, malgré la pluie, il s'était promené à travers les champs et les bois avec Popa, après avoir chaussé des bottes et revêtu un ciré. Son grand-père lui avait appris à reconnaître les pattes et le bec bruns du rouge-gorge, à entendre son chant aux aigus puissants, lancés comme des traits d'arbalète à l'intention des intrus.

— Tic-tic… Tic-tic… Tu entends ce cri sec et répétitif qui vient du pommier, comme un message envoyé en morse ? C'est un avertissement aux mâles de son espèce qui seraient tentés de pénétrer sur son territoire. Ne te fie pas à son mignon plumage. Le rouge-gorge est farouche. Mais il n'a pas à se battre. Son cri suffit.

À l'inverse, des notes plus lentes, plus mélodieuses, plus tendres, invitaient les femelles du voisinage à le rejoindre sur sa branche pour faire un brin de causette.

Popa savait répondre à ce chant de parade. Les lèvres resserrées, la pointe de la langue derrière les incisives inférieures, il sifflait doucement quelques notes roulées, avant d'accélérer, sur une tonalité élevée, pour faire entendre un babil doux et mouillé.

— Ti-li-li-li, tiou-tiou… Tiou-i-li-lu… Tsip-tsip !

Sec et aigu, produit par une vive impulsion d'air, le dernier cri était décisif. Exécuté avec attention, il permettait d'entrer dans la familiarité du rouge-gorge, qui répondait par une mélodie d'une grâce sublime, pleine de trilles aux couleurs inattendues.

Noé regardait son grand-père avec étonnement. Popa faisait de légers gestes avec ses bras, en

descendant doucement sur ses genoux, puis en se redressant vivement, levant la tête comme l'oiseau lorsqu'il se mettait à chanter. La voix de fumeur du vieil homme était pourtant rauque. Son petit-fils était émerveillé par la pureté des aigus que produisait son souffle, leurs effets magiques, virtuoses, de scintillement sonore.

Noé avait débarqué dans le bocage la veille au soir, sans ses parents, retenus dans la Sarthe jusqu'à dimanche. Depuis la plaine agricole où vivait sa famille, entre des élevages de volaille et des étendues de blé, il lui avait fallu une demi-journée de voyage pour atteindre le massif granitique et les vallées bretonnes qui avaient reverdi avec le printemps.

Tirés par de lourdes locomotives à moteur diesel, les trains de voyageurs roulaient alors tranquillement. Ils s'arrêtaient dans des gares dont l'énoncé s'entendait comme une chanson douce : Laval, Vitré, Châteaubourg, Servon-sur-Vilaine, Noyal, Cesson-Sévigné… La récitation appliquée des étapes de ce segment de la ligne Paris-Brest fut la leçon de poésie que reçut Noé au cours de son enfance. Quand il arrivait à Rennes, Mame lui faisait répéter ces noms comme une comptine. Cette femme n'avait pas beaucoup voyagé. Les noms de villes continuaient de la faire rêver.

Chez ses grands-parents, Noé s'était vu attribuer une chambre à l'écart, au premier étage de l'ancienne grange. C'était toujours la même. Les murs étaient couverts de papier peint blanc aux motifs rouges représentant des choux-fleurs, des lézards et des papillons qui lui permettaient de s'inventer, au moment de s'endormir dans la pénombre, des histoires fabuleuses qu'il peuplait d'animaux fantastiques.

Cette pièce carrée était meublée d'un lit, d'une armoire aux portes doublées en toile de Jouy pleine de poupées anciennes et d'un bureau sur lequel son père avait jadis repassé ses leçons. C'était ce que racontait la grand-mère de Noé, qui aimait agrémenter ses souvenirs de détails pittoresques. "La veille du concours, il avait fait tomber son livre de mathématiques dans la mare du jardin où barbotaient des colverts. Les canards ont pris son manuel pour un morceau de pain et l'ont déchiqueté… Ton père n'en menait pas large, ses réponses aux questions que lui posait un camarade venu réviser avec lui devenaient de plus en plus confuses." Noé était fasciné par la bergère à l'assise épaisse sur laquelle son père avait été cloué, malgré les ruisseaux de printemps, le soleil éblouissant les prairies et les cerisiers en fleur. À son tour, il s'asseyait dans ce fauteuil plein de douleurs, fermait les yeux, rêveur. Il n'y avait plus un crayon, plus un cahier sur le bureau aux tiroirs vides, rien qui témoignât des anciennes épreuves paternelles.

Dès l'école primaire, Noé fit preuve d'une farouche indépendance et d'une très secrète manière de murer ses intentions et ses sentiments. Loin de l'école et des devoirs qui l'ennuyaient, même quand il était capable de se distinguer parmi ses camarades de classe, il aimait courir seul à travers les champs, faire s'envoler les perdrix qui nichaient dans les céréales, s'étendre au milieu des fossés avec Goliath, le chien de ses grands-parents, un bâtard au poil acajou né de la rencontre imprévue d'une femelle labrador et d'un mâle setter irlandais. "C'est un enfant de l'amour", expliquait sa grand-mère, qui se souvenait des espièglerie de Cachou, sa génitrice, de ses escapades lointaines, de ses disparitions. Il aurait été vain de

tenter de retenir Cachou. Manifestement issu d'un mâle au flair exceptionnel, le fils de cette fugitive était un chien d'arrêt hors pair pour la recherche du canard siffleur ou de la bécasse des bois.

Noé observait Goliath, dont les pattes se figeaient comme celles d'un animal de bronze lorsqu'il apercevait un oiseau sauvage, le museau pointé vers le ciel, indiquant la position de sa proie. Mais Popa avait raccroché son fusil depuis des années et personne ne chassait plus, dans la famille. Son chien semblait le regretter, comme un ouvrier au chômage se lamente de la fermeture de son usine, soupire au souvenir de sa tâche quotidienne. Goliath possédait l'intelligence instinctive de ses ancêtres habitués à courir la lande et les lacs aux côtés de l'homme à la poursuite du petit gibier de plume. Il avait faim de perdrix, de pigeons, de canards aux os bien croquants.

— C'est un caractère, répétait Mame qui n'aimait pas la chasse et qui n'était pas pour rien dans la reconversion du fusil bécassier de Popa en pièce de musée.

Noé s'était d'abord émerveillé, puis habitué, à entendre ainsi parler sa grand-mère d'un animal. Un jour, elle avait évoqué le regard mystérieux de Goliath.

— C'est comme s'il avait plein de souvenirs.

— J'aimerais tellement connaître le langage des chiens. Je voudrais savoir grogner et aboyer, comme Popa sait siffler le chant des oiseaux, lui confia son petit-fils.

— Oh moi, que ce soit aux chiens ou aux oiseaux, je n'ai jamais causé que notre langue de tous les jours, et ils m'entendent bien assez, répondit la grand-mère. Mais si c'est siffler ou aboyer que tu veux, avec de la volonté, doué ou pas, tu finiras

par y arriver, va. À condition de ne jamais oublier que rien de grand ne se tire de la terre ou du ciel sans un labeur acharné… Et beaucoup de sueur.

Noé écoutait, comblé par cette merveilleuse promesse.

Sa grand-mère poursuivit :

— Dans la famille, chacun a son inspiration, mais Popa, lui, s'est énormément entraîné. Mes parents entendaient plus facilement le cri des bêtes. Sois têtu.

Bien plus tard, quand il saurait bêler avec l'agneau, grisoller avec l'alouette, roucouler avec la colombe, pépier avec le moineau, huir comme le faucon, gazouiller avec l'hirondelle et aboyer avec le chien, Noé se souviendrait de la leçon de Mame. Ce que le monde nomme le talent inné ou les prédispositions naturelles n'est qu'une illusion.

IL AIMAIT DESSINER

Le vendredi soir, avant d'aller se coucher, Noé souhaita le bonsoir à Mame qui lui baisa le front en le serrant dans ses bras. Il aimait cette étreinte pleine d'amour. Puis il gagna sa chambre dont l'unique fenêtre était ouverte vers le nord, en direction de la mer dont il croyait deviner les murmures mêlés à la nature. Avant de fermer les volets, Noé s'attarda à écouter tomber la pluie. Plus loin, il y avait un étang poissonneux, un parc avec des animaux de ferme recueillis au hasard de ses promenades par Mame, un bouc, deux chèvres, un poney, deux cochons. "C'est leur maison de retraite", jurait-elle.

Derrière le vaste poulailler chauffé par un poêle en fonte au cours des mois froids de l'automne et de l'hiver, avant la rivière où courait une eau claire, il y avait un pré et une petite écurie en bois où un cheval, qui s'était illustré sur les hippodromes normands, vivait le reste de son âge, la crinière au vent. Il s'appelait Ubu Bleu. Sur le vaisselier de la salle à manger, un brevet posé au milieu des assiettes en faïence prouvait qu'il avait triomphé d'un lot important, un jour de grand soleil, au pays des pommiers.

"Un trotteur français" : souvent entendue au détour des conversations de son grand-père avec des amis de passage, cette expression ouvrait son

âme d'enfant sur des pistes cendrées qui se prolongeaient à l'infini. Qu'elle fût répétée, le cliquetis des sabots sur le ciment berçait sa journée d'une mélodie aussi entêtante que le murmure de la vague.

Mis à la retraite au terme d'une courte carrière de champion à cause d'une blessure au genou en pleine piste, Ubu Bleu avait conservé je ne sais quelle allure, quel tour et quel caractère. Vivant dans la compagnie des alouettes au chant doux, ce prince à la robe ébène n'avait rien à voir avec les bidets gris employés à transporter le bois coupé qu'on voyait parfois tirer leur charrette sur les sentiers boisés du massif granitique. Popa en parlait à Noé comme d'un héros. Sur la piste en herbe rase d'un champ de courses posé au milieu des prairies, il avait triomphé d'adversaires plus chevronnés que lui, des chevaux au pedigree fabuleux, comme le redoutable Raspoutine, dont l'arrière-grand-mère avait été la première jument française à gagner une course à New York.

C'était un 1er mai, un dimanche où l'on entendait sonner les cloches et chanter les oiseaux dans la campagne. Un jour de gloire, de toute beauté, qui allait être commémoré avec solennité dans la famille, cette année 1977, au prétexte que, pour la première fois depuis le triomphe d'Ubu Bleu, le 1er mai tombait un dimanche. Malheureusement, le printemps était moins chaud et moins lumineux qu'en 1966. Il avait neigé dans presque toute la France au mois d'avril. Il faisait froid, il continuait à pleuvoir. Le pays de Fougères avait l'odeur entêtante des terres vertes et mouillées.

Indifférent à ces orages, Popa avait fait dresser une petite tente de réception à rayures vertes et bleues dans le jardin et installé un poêle à bois à l'intérieur, en cas de coup de froid sur la Bretagne.

— Rien ne gâchera le jubilé d'Ubu Bleu, avait-il promis.

Le samedi matin, en venant inspecter avec lui les préparatifs de la journée, Noé demanda à son grand-père de lui raconter une fois encore le triomphe de son trotteur en Normandie. Pour tout dire, le garçon ne se lassait pas de cette histoire, savourant les détails enchanteurs apparus au fil des années dans la légende familiale.

— Bien placé au départ, Ubu Bleu nous a fait trembler en partant au galop dans les premiers mètres… Heureusement, il s'est vite remis et a repris sa place dans le peloton qu'il a tranquillement passé en revue devant la tribune, les naseaux dans le vent, comme un prince. Attaqué par Raspoutine, il a accéléré pour s'assurer un avantage que nous avons cru définitif jusqu'au dernier virage, quand nous avons vu Raspoutine refaire son écart mètre par mètre dans de splendides battues. Il restait deux cents mètres à disputer, l'avance d'Ubu Bleu a paru avalée par la bouche grande ouverte de Raspoutine… Aie ! Nous avions les mains devant les yeux… Aie ! Aie ! Je revois ton père jeter ses tickets en l'air. Ce n'était pas la peine. Ubu Bleu a résisté au retour de son poursuivant. Quel courage il avait, quelle classe il a gardée, ce cheval ! Il en a fait des combats…

De retour dans sa chambre, Noé sortit de sa petite valise du papier, un pinceau, un gobelet, et sa boîte de pastilles de couleur à l'eau. Il alla remplir son gobelet au robinet de la salle de bains en songeant au récit de Popa. C'était fabuleux, ce que lui avait raconté son grand-père. Il voulait en faire un dessin, deux dessins, trois dessins, cent dessins.